

acquis cartésiens de la sociologie bourdieusienne. L'ouverture est aussi politique. L'A. part des textes de N. Chomsky qui interrogent le rôle du langage dans le maintien, la diffusion et le pouvoir des idéologies, et d'extraits qui identifient le cartésianisme comme une « arme de résistance contre le contrôle idéologique » (p. 208). Il ne s'agit pas simplement, pour la philosophie de Descartes, d'apparaître comme l'ancêtre de toute pensée « critique », mais de rappeler 1) la portée politique de la considération de l'égale présence de la raison en chaque être humain et de la nécessité de son « développement [...] en vue de [son] plein exercice » (p. 258). Cette ouverture et ce livre dans sa totalité permettent aussi de mieux saisir 2) en quoi les exigences de Descartes à l'endroit du langage (de rupture avec le langage ordinaire, par exemple) ou ses réflexions sur les effets d'autorité qu'il peut véhiculer constituent autant d'« outils conceptuels pour décrypter le monde contemporain » (p. 209).

Clément RAYMOND

Marie-Paule Farina, *Descartes sur la foi d'un rêve*, Paris, L'Harmattan, 2024, 188 p., 22 €.

Les thèses de Descartes mathématicien, physicien ou philosophe ont été abondamment étudiées et ce n'est évidemment pas dans ce registre qu'il faut chercher l'apport original du présent livre. Spécialiste de Sade, autrice de plusieurs ouvrages sur les écrivains français (Flaubert, Rousseau, etc.), Marie-Paule Farina vise ici à présenter l'œuvre de Descartes *en étroite adéquation* avec les différents moments de sa vie, voire de sa mort. On pourra notamment suivre les épisodes surprenants du parcours de la dépouille de Descartes, parcours que l'autrice prend comme illustration posthume du caractère extraordinaire de sa vie. Descartes est « mort en 1650 à Stockholm, en terre luthérienne » (p. 17) et sa dépouille, comme son crâne séparé du corps, ont subi des vicissitudes avant, durant et après la révolution, pour aboutir, pour la dépouille sans tête, à l'église Saint-Germain-des-Prés, aux côtés des cendres de Mabillon, et, pour le crâne, au Musée de l'homme. Malgré plusieurs projets au cours de l'histoire, il semble que « le transport des cendres de son corps [...] au Panthéon [...] soit clos » (*id.*).

Quant au vécu du philosophe et à ses réflexions, qui constituent l'essentiel du livre et apparaissent au travers de ses lettres à Mersenne ou à d'autres, analysées en détail, il est celui d'un homme sympathique et bon vivant. Descartes s'avère inquiet des « maladies tant du corps que de l'esprit et même aussi [de] l'affaiblissement de la vieillesse » (p. 65) et très sensible au vécu quotidien des habitants qu'il côtoie dans ses voyages. Lors de la mort de proches, il écrit « je ne suis pas de ceux qui estiment que les larmes et la tristesse n'appartiennent qu'aux femmes » (p. 93). On rencontre donc un Descartes bien loin de l'image guindée et austère qu'on lui prête souvent. Malgré les innombrables critiques dont ses thèses ont fait l'objet dès son vivant, les « attaques virulentes de théoriciens calvinistes » (p. 106), ou les conflits avec « ceux qui, se croyant dévots, sont seulement bigots et superstitieux » (p. 145), il offre un témoignage de bon sens et de tolérance : « je suis du nombre de ceux qui aiment le plus la vie, affirme Descartes. » (p. 21)

Au fil des pages, nous nous mettons dans la peau du philosophe en train d'écrire le *Discours de la méthode*, « le plus grand classique de l'histoire de la philosophie » (p. 35), dont l'importance est si considérable qu'il ouvre la voie